

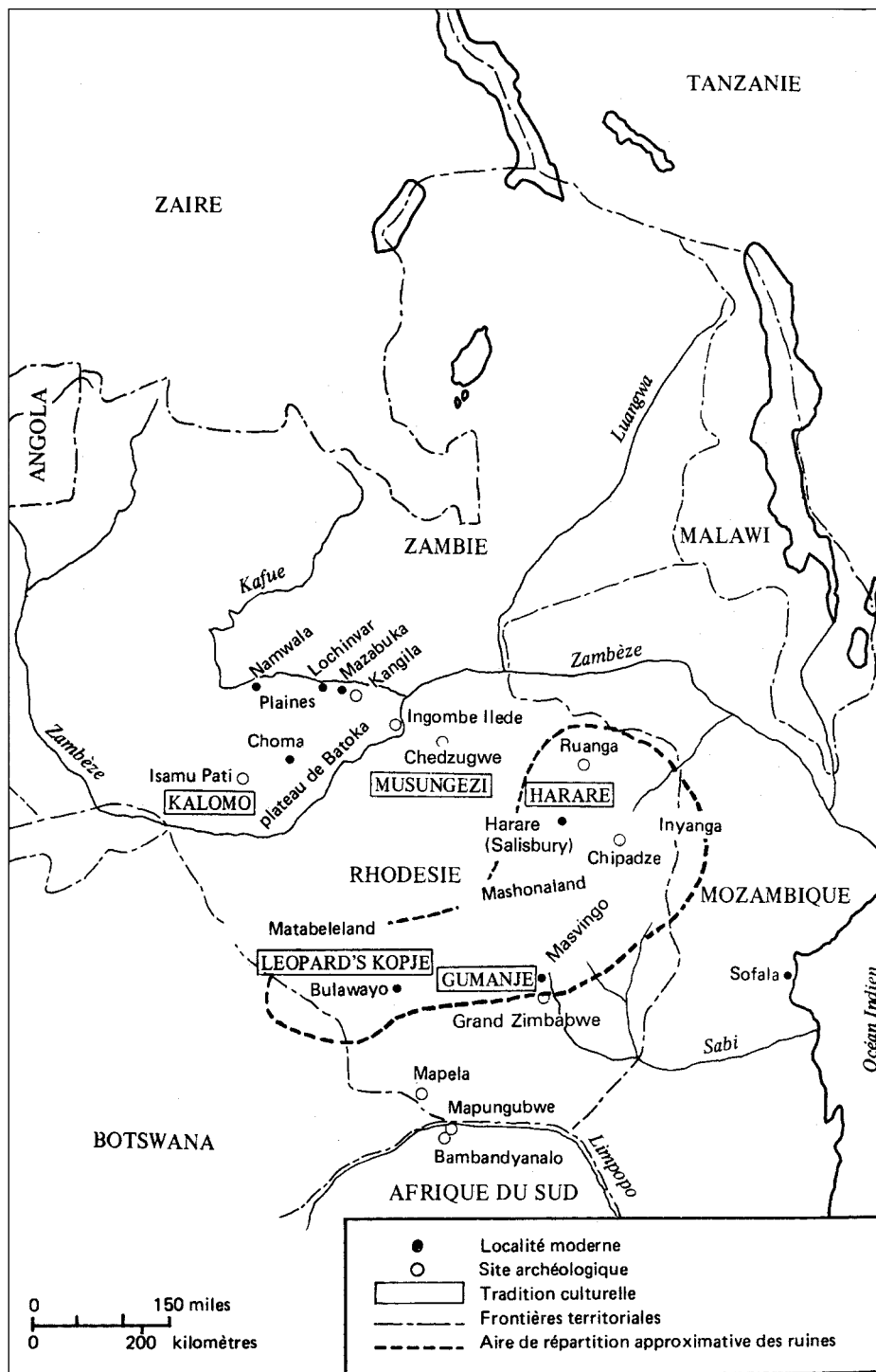
Les bassins du Zambèze et du Limpopo (+ 1100/+ 1500)

Brian Murray Fagan

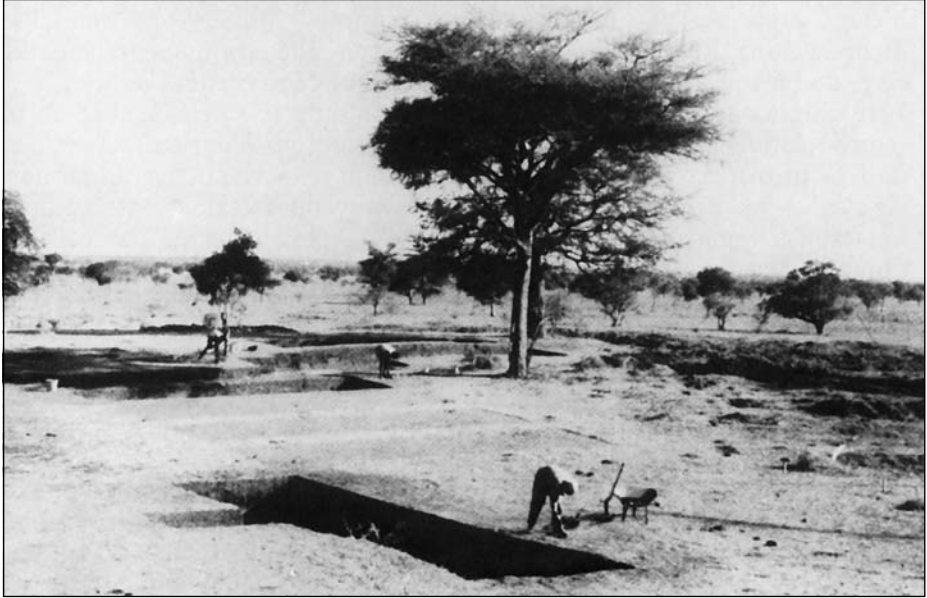
Autour de l'an mil : cultures et sociétés de l'âge du fer

À la fin du premier millénaire de l'ère chrétienne, des populations de l'âge du fer occupaient la plus grande partie de la savane boisée qui s'étend entre les fleuves Zambèze et Limpopo, atteignant l'océan Indien à l'est et au nord du Zambèze, ce qui correspond aujourd'hui à la Zambie et au Malawi¹. Des descendants de populations de chasseurs à la fin du néolithique survivaient toujours dans des poches plus isolées de la savane boisée, entrant sporadiquement en contact avec leurs voisins agriculteurs et habitant dans des abris sous roche ou de petits camps en terrain découvert où l'on a retrouvé, en même temps que leurs outils, de la poterie de l'âge du fer. Des populations pratiquant la chasse et la cueillette, ancêtres des groupes san, occupaient par ailleurs une bonne partie de la région du Kalahari, dans le sud et l'ouest de la savane boisée, territoire qu'ils ont conservé jusqu'à l'époque moderne. Les peuples de l'âge du fer, dans cette vaste zone du sud de l'Afrique centrale, étaient en majorité des paysans pratiquant l'agriculture de subsistance dont les productions vivrières reposaient sur l'élevage de gros et de petit bétail associé à la culture de céréales telles que le sorgho et le millet. La chasse et la cueillette étaient une part importante de leur activité économique, l'agriculture itinérante

1. Voir B. M. Fagan, 1967, vol. I; B. M. Fagan, D. W. Phillipson et S. G. H. Daniels, 1969, vol. II.



Sites et traditions archéologiques mentionnés dans le texte (carte B. M. Fagan).



La butte d'Isamu Pati en Zambie, durant les fouilles (photo B. M. Fagan).

n'étant pratiquée que sous des formes simples, limitées vraisemblablement au choix attentif de certains types de sols. Bien qu'un peuplement de l'âge du fer soit attesté dans le sud de l'Afrique centrale dès l'année 200 de l'ère chrétienne, et que cette occupation initiale se soit effectuée en un temps relativement court, les premières populations d'agriculteurs étaient largement dispersées à travers les régions où ne sévissait pas la mouche tsé-tsé, et les densités démographiques moyennes étaient extrêmement basses. La répartition de la mouche tsé-tsé était affectée par celle du nomadisme agricole, qui influait à son tour sur la répartition de la population. Tout au long de ce premier millénaire, la population agricole a augmenté lentement, des terres nouvelles étant mises en culture à mesure que les méthodes de déboisement et que les pratiques culturelles s'amélioraient. Le défrichage de zones nouvelles découlait en partie du recours aux méthodes de l'agriculture non sédentaire où, par comparaison avec les chiffres modernes, nettement moins de 50 % des superficies déboisées étaient exploitées. Sur le plan de la technologie, l'agriculteur de l'âge du fer ne connaissait qu'une métallurgie du fer assez rudimentaire ; on savait fondre le cuivre pour en faire des ornements, et ultérieurement du fil. Une poterie simple, mais bien faite, était d'usage courant. Comme toutes les sociétés pratiquant l'agriculture de subsistance, celles du sud de l'Afrique centrale étaient bien adaptées à la savane boisée quasi omniprésente, dont elles connaissaient intimement les sols, les climats, la végétation et l'art d'utiliser les matériaux locaux pour la construction de leurs abris et pour des usages domestiques ou économiques. Chaque communauté était autonome pour l'essentiel, s'approvisionnant pour le reste dans les villages voisins grâce au commerce local.

Les premières cultures de l'âge du fer dans le sud de l'Afrique centrale ont été étudiées de façon assez détaillée par un certain nombre d'archéologues dont le travail a porté principalement sur les styles des poteries et la datation au radiocarbone². Les vases simples à rainures et incisions des tout premiers agriculteurs sont d'une telle diversité, d'un bout à l'autre de cette région méridionale de l'Afrique centrale, que l'on a proposé un certain nombre de « variations régionales », « traditions » et « cultures » pour les classer. Nous n'avons pas à nous occuper du détail de ces diverses sociétés ; il suffit de dire que ces traditions culturelles et ces peuplements du début de l'âge du fer se sont perpétués bien au-delà du premier millénaire de l'ère chrétienne dans diverses régions du sud de l'Afrique centrale, avec des villages de cabanes en pisé, une métallurgie naissante, des techniques agricoles fondées sur la houe et une organisation politique et économique entièrement fondée sur le village. Ces populations du début de l'âge du fer ont été les ancêtres directs des cultures qui se sont développées au cours des siècles suivants.

Environ mille ans après l'arrivée des agriculteurs du début de l'âge du fer dans les parages du Zambèze, de nouvelles traditions culturelles étaient

2. Voir surtout D. W. Phillipson, *JAH*, vol. XV, 1974, pp. 1-26.

nées de part et d'autre de ce fleuve. L'une avait notamment pour centre le plateau de Batoka où la savane boisée est remplacée par des herbages bien dégagés, qui donnent de bons pâturages pour le bétail. Ces terres hautes exemptes de mouches tsé-tsé, bien arrosées presque toute l'année, avaient été occupées par des populations du début de l'âge du fer dès le IV^e siècle de l'ère chrétienne. Vers la fin du premier millénaire, leurs établissements avaient été occupés par des paysans de la culture de Kalomo, dont le mode de vie était assez semblable au leur, à ceci près que l'élevage de bétail occupait une grande place. Contrastant avec les pièces à canelures et incisions des premiers siècles, la poterie nouvelle était simple, décorée seulement de quelques motifs circulaires horizontaux, incisés ou finement imprimés. Les vases avaient souvent la forme de sacs. Un site en particulier, Isamu Pati, près de la ville moderne de Kalomo, a été complètement fouillé. Comme la plupart des sites de l'âge du fer sur le plateau de Batoka, Isamu Pati est une grande butte, consistant en sous-sol où l'on trouve les débris successifs de son occupation accumulés durant plusieurs siècles. Cette butte avait déjà accueilli de petits établissements durant deux cents ans au moins après le VII^e siècle, mais, par la suite, les villages étaient bien plus importants. Vers l'an 1000 de l'ère chrétienne, la culture de Kalomo manifestait une belle vitalité dans ce site. Des villages fouillés à Isamu Pati, le plus récent, abandonné au XIII^e siècle, consistait en une série de huttes de boue et de baliveaux entourant un enclos central pour le bétail au sommet de la butte. Les habitants pratiquaient principalement l'élevage de bétail et la culture de céréales, et ne recouraient qu'à une métallurgie du fer assez rudimentaire pour fabriquer des outils agricoles, des têtes de flèches et d'autres objets utilitaires. Dans chaque village de cette culture de Kalomo — on en a observé aussi bien dans le cours moyen et supérieur de la vallée du Zambèze que sur le plateau de Batoka —, on trouve trace d'un troc local ou à grande distance. Des rubans et des perles de cuivre ont été retrouvés dans plusieurs villages, manifestement en provenance de régions éloignées de plusieurs centaines de kilomètres où ce métal avait été fondu à partir de minerai trouvé à fleur de terre. Plus significative est la découverte d'une poignée de perles de verre importées de la côte orientale, et de quelques cauris, dans des sites et des sépultures de la culture de Kalomo, ce qui dénote l'existence de trocs et d'échanges à grande distance dans ces contrées reculées de l'Afrique centrale. Mais le nombre de ces opérations était trop minime sans doute pour affecter la structure sociale de la société du début de l'âge du fer.

La culture de Kalomo a, selon toute probabilité, son origine dans celles du début de l'âge du fer sur le cours supérieur du Zambèze. La technologie et les stratégies économiques des populations de Kalomo ressemblent fort à celles des paysans du début de l'âge du fer, ce qui indique la longue survivance de la culture de l'âge du fer sur le plateau de Batoka. La population de l'âge du fer s'est probablement disséminée rapidement dans une vaste zone par suite de la fragmentation des villages et des pressions exercées sur les terres cultivables et

les pâturages³. Ce nouvel ajustement a dû être un succès puisque la culture de Kalomo semble avoir duré jusque dans les années 1450 dans certaines régions proches de Choma et dans la vallée du Zambèze. Pour des raisons restées obscures, la culture de Kalomo ne semble pas avoir atteint le nord et le nord-ouest du plateau de Batoka. Une autre série de sites, qui n'atteignent jamais l'importance des buttes de Kalomo, se rencontrent dans la région de Mazabuka et de Loshinvar. Tirant son nom du site de Kangila, près de Mazabuka, cette tradition trouve sa plus belle expression dans le site de Sebanzi, aux confins des plaines de la rivière Kafue (Kafue Flats), où elle se fonde pendant un certain temps dans la culture moderne d'Ila-Tonga, florissante pendant plusieurs siècles sur la totalité du plateau de Batoka. Devant certaines analogies de style dans les poteries de Kalomo et de Kangila, des spécialistes ont pensé que ces traditions de poteries devraient être toutes deux attribuées à des peuples de langue ila-tonga, dont on sait déjà qu'ils sont l'un des groupes linguistiques les plus anciens au nord du Zambèze. Ces peuples ila-tonga se seraient donc installés dans leurs territoires actuels il y a mille ans au moins. Dans le district de Namwala, à l'extrémité nord-ouest des Kafue Flats, une autre série de buttes très importantes recèlent une poterie datant d'une période plus tardive de l'âge du fer, encore mal définie, qui semble apparentée à celles de Kalomo et de Kangila. En attendant les résultats des recherches en cours, on peut au moins présumer que ces types de poterie dénotent une occupation très ancienne du sud de la Zambie par les Ila-Tonga.

L'histoire ultérieure de la Zambie porte avant tout la marque de l'ampleur des mouvements de population et des manœuvres politiques des cinq siècles passés, dont l'aboutissement a été l'apport de traditions culturelles venues du Zaïre, qui ont obscurci et absorbé les traits des cultures précédentes de l'âge du fer. Mais, en Zambie septentrionale, occidentale et orientale, les peuples du début de l'âge du fer survivaient encore bien après le début du second millénaire. David Phillipson a identifié deux traditions majeures pour la céramique, dont on pense qu'elles sont apparues en Zambie au début du second millénaire. La tradition *luangwa* couvre les régions centrale, septentrionale et orientale du territoire jusqu'au Malawi, tandis que la tradition de *Lungwebungu* se situe en Zambie occidentale. Toutes deux existaient encore à une époque récente; de leurs origines, on sait peu de chose, bien qu'elles se distinguent aisément, dans leurs formes modernes, des traditions du début de l'âge du fer.

Les mutations économiques et sociales vers les XI^e et XII^e siècles

Mais, au sud du Zambèze, les cultures du début de l'âge du fer du premier millénaire avaient été remplacées dans diverses régions par des sociétés

3. Voir D. W. Phillipson, *JAH*, vol. IX, n° 2, 1969, pp. 191 et 212.

nouvelles au cours des XI^e et XII^e siècles. La plus connue d'entre elles porte le nom de tradition de Leopard's Kopje et s'étend de la vallée du Limpopo vers le nord jusqu'à la région de Bulawayo et vers les régions centrales du bassin du Limpopo et du Zambèze⁴. Les villages de Leopard's Kopje sont plus petits que les établissements agricoles plus anciens, probablement par suite de modifications écologiques dues à l'action de l'homme. À l'opposé de ceux du début de l'âge du fer, nombre de ces sites ont été occupés plusieurs fois. La taille des troupeaux semble avoir augmenté. Des figurines représentant des bœufs et la découverte d'os de bovins dans certaines sépultures donnent à penser que ce bétail avait plus d'importance qu'aux siècles précédents. Leopard's Kopje marque une rupture si visible avec d'autres traditions de l'âge du fer qu'il semble à peu près certain que ceux qui en étaient les auteurs avaient été des immigrants n'ayant que peu de liens culturels directs avec leurs prédécesseurs dans la région. Les populations de Leopard's Kopje n'ont laissé aucun vestige au nord du Zambèze. Il a été suggéré qu'ils auraient pu conquérir leur territoire au départ des prairies du Botswana et de l'Angola, régions encore vierges pour l'archéologue, mais c'est là une simple hypothèse. En revanche, comme leurs prédécesseurs, les premiers hommes de Leopard's Kopje vivaient surtout de la culture du millet et du sorgho en même temps qu'ils pratiquaient la chasse et la cueillette. Tout comme leurs voisins de Kalomo, ils connaissaient une métallurgie du fer très simple. Quelques perles de verre et quelques coquillages, importés, avaient atteint leurs villages disséminés. À la fin du XII^e et au début du XIII^e siècle, la population s'était accrue et ils avaient commencé à cultiver les terres plus fertiles mais plus lourdes de la zone aurifère du Matabeleland. Ils avaient fondé des villages occupés plus longuement, changement qui a pu coïncider avec le début de l'exploitation minière et du travail de l'or, dont les dates les plus anciennes au sud du Zambèze se situeraient aux alentours du XII^e siècle. Certains de ces sites de Leopard's Kopje, comme celui du Bambandyanalo, dans la vallée du Limpopo, atteignaient des proportions considérables avec leur enclos à bétail central et, dans un autre site, Mapela Hill, à cent onze kilomètres de là, une colline de quatre-vingt-douze mètres a été aménagée en terrasses faites de pierres sommairement empilées, ouvrage de dimensions si vastes qu'il avait certainement exigé un effort considérable de toute la communauté. Par ailleurs, un groupe de huttes plus grandes que celles du reste du village avaient été construites sur la terrasse la plus élevée, si solides qu'elles étaient probablement destinées à des personnages importants ayant joui d'une position privilégiée dans leur société, ce qui fait contraste avec les cultures plus anciennes, où l'on ne trouve aucune trace de hiérarchie ou de différenciation du statut social. Les perles de verre et les autres objets importés sont également plus communs, comme si le rythme des échanges lointains avait sensiblement augmenté. Plus tardivement, la culture de Leopard's Kopje donne la nette impression que son économie

4. Voir carte des sites et des traditions archéologiques; T. N. Huffmann, 1974.

s'est ultérieurement diversifiée, qu'elle est mieux contrôlée, fondée sur l'exploitation minière, la métallurgie et les échanges commerciaux aussi bien que sur l'agriculture de subsistance, tandis que le pouvoir politique et la richesse se sont concentrés entre les mains de quelques personnes relativement peu nombreuses, vivant dans les grands centres de peuplement des établissements principaux, comme l'atteste le fameux site de Mapungubwe, où un petit groupe de dirigeants opulents s'était installé au sommet d'une longue colline basse surplombant la vallée du Limpopo au XV^e siècle. À l'ombre de cette colline, on a retrouvé le gros volume des débris d'un village bien plus peuplé⁵. Des perles et des plaques d'or ont été trouvées dans des sépultures du sommet de la colline, en même temps que de nombreuses perles de verre et d'autres objets importés. Les abondants gisements de cuivre de la vallée du Limpopo avaient évidemment été une grande source de richesse pour les dignitaires de Mapungubwe dont la résidence haut placée est restée un lieu sacré jusqu'à nos jours. L'établissement de Mapungubwe a-t-il été dirigé par un groupe minoritaire exerçant son empire politique et religieux sur les paysans locaux, quelle était la nature des relations entre le site du Limpopo et Zimbabwe au nord-est? Autant de questions qui restent controversées. On connaît encore mal les grandes tendances qui produisirent la mise en culture progressive de sols plus lourds et la construction d'habitations plus spacieuses et plus durables, et l'on manque encore, à vrai dire, d'hypothèses même provisoires pour expliquer ces phénomènes.

Mais il existe, par ailleurs, les vestiges de nouvelles sociétés agricoles dans d'autres régions au sud du Zambèze aussi. Au nord-est, la tradition de Muzengezi était florissante près des confins méridionaux de la vallée du Zambèze et sur le plateau au nord, tandis que la tradition de Harare a été retrouvée dans la région de Salisbury. Il s'agit dans les deux cas de sociétés paysannes présentant plutôt les caractéristiques sociales et culturelles élaborées de celle de Leopard's Kopje après le XII^e siècle. La céramique de deux groupes est, par son style, plus proche de celles de la fin de l'âge du fer que de celles du début et les paysans pratiquant l'agriculture de subsistance dans la région d'Inyanga, à l'est, appartiennent sans doute à ces mêmes traditions et ont préservé les cultures de coteau simples jusqu'à l'époque moderne.

Chacune de ces traditions culturelles, qui correspond apparemment à une tendance nouvelle engendrée à la fin du premier millénaire, probablement par des mouvements de population ou des innovations technologiques à l'extérieur, a survécu, mais profondément modifiée, jusqu'à une époque récente. La tradition de Leopard's Kopje s'était scindée en deux branches, nord et sud, dont la seconde persistait encore au XIX^e siècle. On s'est efforcé, à partir de données très hypothétiques mais plausibles, d'établir des corrélations entre ces traditions exhumées par l'archéologue et des groupes linguistiques vivant de nos jours encore entre le Zambèze et le

5. B. M. Fagan, 1964, pp.337-362.

Limpopo. Les langues shona sont la famille linguistique la plus importante qui soit représentée ici, famille comprenant six groupes au moins (kalanga, karanga, ndau, manyika, zazuru et korekore). Parmi les autres langues, on trouve le *ndebele*, apparu au XIX^e siècle, le tonga, le hlangwe et le venda, dont aucune n'est originaire de la région. Le shona lui-même n'a aucune relation directe avec le bantu du Sud-Est. On estime que plusieurs des traditions culturelles décrites précédemment ont des liens étroits avec l'un ou l'autre des groupes shona. Les populations de Leopard's Kopje sont rattachées au kalanga, celles de Harare au zezuru. Bien que l'on recherche encore les maillons permettant de relier le kalanga, le korekore, le ndau et le manyita à des sites archéologiques ou des styles de poterie, les traditions orales donnent à penser que la plupart des cultures que l'on vient de décrire, nées à la fin de l'âge du fer entre le Zambèze et le Limpopo, peuvent être rattachées à des locuteurs shona. Et c'est parmi ces populations parlant shona qu'une évolution politique et économique de grande importance avait vu le jour au XII^e siècle.

Aux origines de la culture du «Grand Zimbabwe»

Les célèbres mines du «Grand Zimbabwe», près de la ville moderne de Masvingo (anciennement Fort Victoria), qui symbolisent l'un des faits les plus saillants de cette évolution, sont renommées à la fois pour l'excellence de leur architecture et pour les théories extravagantes qui entourent leur origine⁶. Tous les érudits sérieux pensent aujourd'hui que le «Grand Zimbabwe» est une entreprise essentiellement africaine, qu'elle a été construite avec des matériaux locaux et selon des principes architecturaux appliqués pendant de nombreux siècles. En revanche, les raisons dernières de l'apparition du type d'organisation économique, politique et religieuse qui se trouve à l'origine de ce site, et d'autres sites semblables situés entre le Zambèze et le Limpopo, restent inexplicables⁷.

Les découvertes archéologiques et la plus ancienne occupation

Les vestiges d'une occupation du «Zimbabwe» au début de l'âge du fer se limitent aux strates inférieures de la longue séquence culturelle apparaissant sur la colline de l'Acropole (Acropolis Hill) qui surplombe le Grand Enclos (Great Enclosure), la plus spectaculaire sans doute de toutes les constructions du «Grand Zimbabwe», et à des débris de poterie dispersés dans la vallée en contrebas. Le niveau de l'Acropole correspondant au début de l'âge du fer a été daté d'avant le IV^e siècle de l'ère chrétienne, nul ne peut dire que le site du «Grand Zimbabwe» des débuts de l'âge du fer ait été vraiment important. Selon toute vraisemblance, les vallées séparant ces collines bien arrosées offraient, selon l'expression de Peter

6. Voir R. Summers, 1963, pour une critique et un survol de ces théories.

7. Sur cette question, voir P. Garlake, 1973.

Garlake, « de bons terrains de chasse et une contrée ouverte, aux sols légers, facilement cultivables ». Il faut attendre le X^e ou le XI^e siècle — la date est encore incertaine — pour que des peuples d'une période postérieure à l'âge du fer s'installent au « Grand Zimbabwe ». On sait peu de chose d'eux, car on n'a découvert qu'un très petit nombre des sites qu'ils occupaient, en dehors de celui du « Grand Zimbabwe » proprement dit. Leur poterie ne ressemble guère à celle des débuts de l'âge du fer et elle a été comparée à des récipients de Leopard's Kopje malgré certaines différences manifestes. Cette tradition de Gumanje est mal connue et le restera jusqu'à ce que d'autres sites de ce type soient découverts et fouillés. Ses occupants s'étaient installés au « Grand Zimbabwe » avant que ses grands murs de pierres ne soient construits et ils appartiendraient à une autre tradition culturelle de l'âge de la pierre, plus tardive, assez proche finalement de celle de Leopard's Kopje, dont certaines caractéristiques sont communes avec celle de Gumanje. Mais, quelle que soit la description précise que l'on donnera de Gumanje, la culture de cette population avait subi dès le XII^e siècle une nette évolution. La poterie était mieux finie, on y fabriquait des figurines humaines en argile, et on y importait beaucoup plus de perles, de verre et d'autres objets. Les constructions, en banco et en baliveaux se faisaient plus solides, les ornements en cuivre, en bronze et en or commençaient à proliférer, et la construction de murs en pierres se répandait au « Grand Zimbabwe ». Une évolution parallèle se constate aussi, en partie du moins, dans des sites de Leopard's Kopje comme celui de Mapela déjà cité. Dès l'année 1300, avaient été jetées les fondations d'un État puissant et influent dont le centre se trouve au « Grand Zimbabwe » et qui couvrait une région importante du Mashonaland central et méridional. Il semble hors de doute qu'à l'origine cet État avait partagé de nombreuses traditions culturelles communes avec la tradition de Leopard's Kopje, et que cette identité fondamentale s'était probablement étendue à l'usage d'une langue commune, le shona. Citons de nouveau Peter Garlake : « À partir de la fin du XII^e siècle, la diversification, l'expansion, l'accumulation de la richesse, ainsi que la spécialisation sociale, économique et fonctionnelle accrue qui les accompagne, avaient fait leur œuvre dans ces deux cultures, si bien que des établissements entiers pouvaient finalement, comme des zones à l'intérieur de sites, être construits et utilisés à des fins limitées par certains groupes ou rassemblements de populations. » Il est possible que Zimbabwe ait été l'un de ces établissements.

Avant de décrire le « Grand Zimbabwe », il convient d'examiner d'un peu plus près certaines des hypothèses avancées pour expliquer la formation de l'État du « Grand Zimbabwe ». Deux grandes théories ont été proposées. La première, due à l'historien Donald Abraham⁸, considère les Shona comme des immigrants de la fin du premier millénaire de l'ère

8. D. P. Abraham, *JAH*, vol. II, n° 2, 1961, pp. 211-226.

chrétienne, qui avaient non seulement introduit les techniques d'exploitation minière et d'autres innovations techniques, mais aussi apporté leur propre culte des ancêtres. Ils avaient donc créé des sanctuaires, dont le principal avait été construit sur une colline appelée Mhanwa et baptisée *Dzimba dzemabwe* (maisons de pierre). D'après Abraham, les dirigeants des Shona avaient su, par des manœuvres politiques astucieuses, exercer une influence dominante sur une confédération aux liens assez lâches de chefs vassaux qui leur versaient un tribut d'ivoire et de poussière d'or. Les négociants arabes de la côte orientale de l'Afrique avaient établi des relations avec cette puissante alliance et s'en servaient pour développer le commerce de l'or et de l'ivoire. Mais le pouvoir central de l'État était entre les mains des chefs et des prêtres qui contrôlaient le culte du *Mwari* et les rituels complexes des sacrifices aux ancêtres dont il s'accompagnait en jouant un rôle d'intermédiaire entre le *Mwari* et le peuple. Cette hypothèse dite « religieuse » s'appuie sur des recherches, consacrées à la tradition orale des Shona, dont les détails n'ont pas encore fait l'objet d'une publication. Selon une autre hypothèse, la naissance de l'État de Karanga tient surtout à l'intensification des échanges commerciaux. Des perles de verre et d'autres objets importés en quantité bien plus importante étaient en usage à Zimbabwe au XIV^e siècle, et aussi bien du verre syrien, de la faïence persane et des céladons chinois, autant de signes attestant un accroissement sensible du commerce. Les objets en or et en cuivre sont également très nombreux au « Grand Zimbabwe », l'exploitation de ces minerais s'étant généralisée au sud du Zambèze. C'est à peu près à la même époque que la ville arabe de Kilwa, sur le littoral, avait connu un regain soudain de prospérité, progrès lié peut-être à l'expansion du négoce de l'or et de l'ivoire avec la région de Sofala, sur la côte du Mozambique, qui a été pendant des siècles l'entrepôt côtier du commerce de l'or avec le sud de l'Afrique centrale. Il n'est sans doute pas indifférent de noter que, lorsque le voyageur arabe Ibn Baṭṭūṭa visita Kilwa, en 1331, il évoqua le commerce de l'or de Sofala, qui prenait naissance à « Yufi, dans le pays des Limis », point situé à l'intérieur, que l'on atteint en un mois au départ de Sofala⁹.

Cette hypothèse de l'expansion commerciale repose sur l'essor des exportations et des importations, présumant que dans une société « lignagère » présentant un minimum de stratification sociale, le chef est aussi l'homme le plus riche. Mais une partie de cette richesse est à son tour redistribuée dans le reste de la société par le biais de cérémonies, de mariages, de funérailles, etc. À mesure que croissent les échanges commerciaux, la richesse totale accumulée et non redistribuée dans la société augmente : d'où une concentration accentuée de la richesse, et de l'autorité politique, dans les mains de quelques-uns, situation qui risque à long terme d'être néfaste. Un riche potentat peut ainsi, finalement, payer des gens pour faire

9. Ce site n'est pas encore identifié avec certitude; on peut verser au dossier des relations entre Kilwa et Zimbabwe une pièce de monnaie découverte au « Grand Zimbabwe », datant de Ḥasan ben Sulaymān (environ 1320-1333).

exécuter des travaux publics, ou encore, par simple décision politique, forcer une population à travailler pour l'État suivant un système de corvées autrefois en vigueur chez les Lozi de Zambie, par exemple. Donc, dans le cas du « Grand Zimbabwe », la richesse croissante de ses chefs aurait ainsi favorisé une plus grande redistribution de la richesse, une concentration de la population dans un centre commercial important et la création d'un corps de main-d'œuvre appelé à édifier les énormes murailles libres du Grand Enclos et l'Acropole. L'hypothèse commerciale repose largement sur l'idée que la création de l'État tient essentiellement au progrès du commerce de la côte orientale et sur le fait que le pouvoir économique s'identifie à l'autorité politique, ce qui n'est vrai qu'en partie. Elle suppose aussi que la construction des murs de pierres a exigé une main-d'œuvre considérable, ce qui n'a peut-être pas été le cas, à en juger par des études effectuées ailleurs.

Pouvoir politique et économie dans la formation de l'État du « Grand Zimbabwe »

Les deux hypothèses tiennent peu compte des réalités d'une agriculture de subsistance et de la complexité des centres de décision, qui contrôlent, au sens le plus large possible, l'orientation globale de l'évolution sociale.

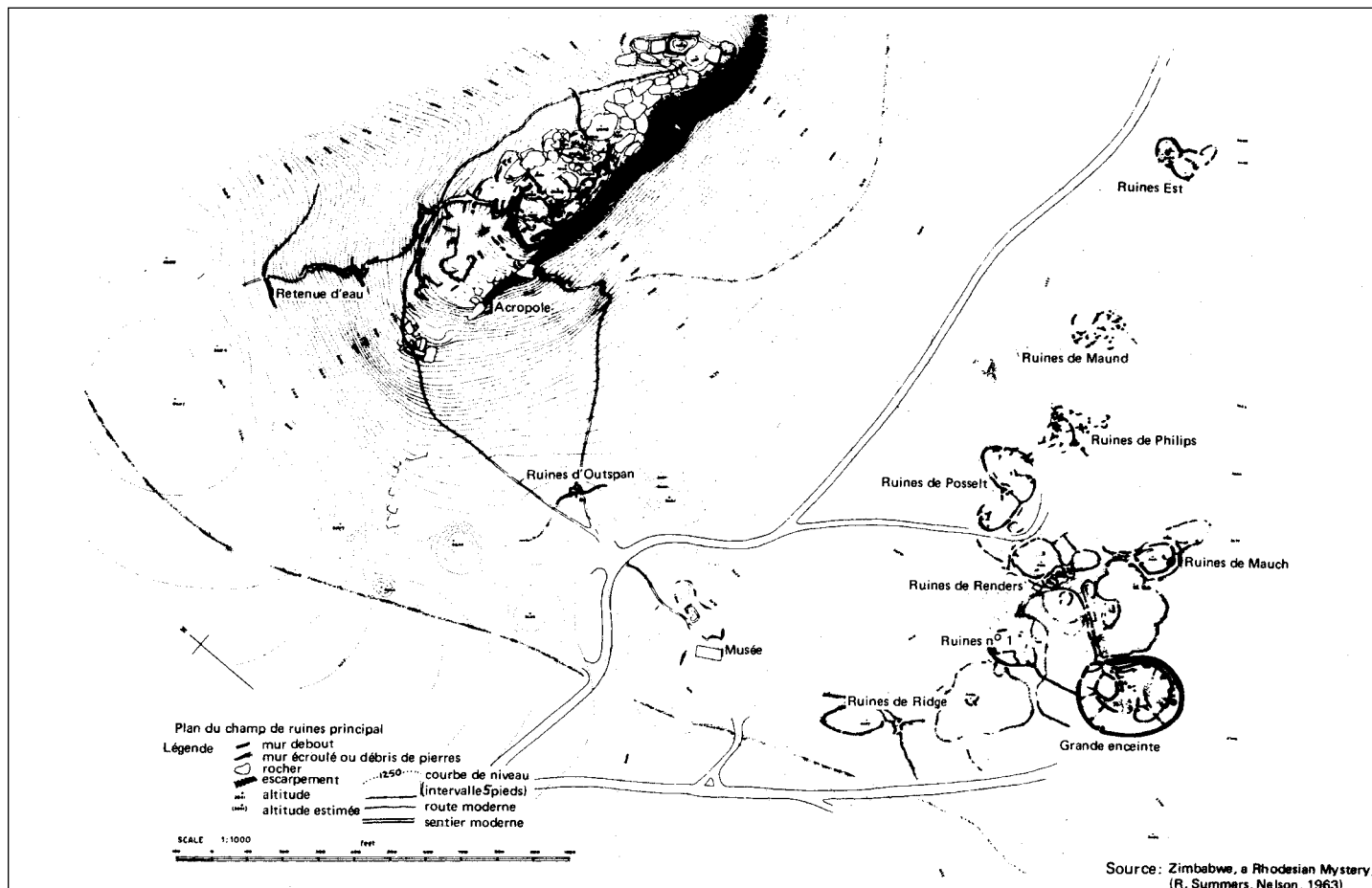
L'État du « Grand Zimbabwe » a vu le jour bien avant la tradition orale qui lui survit; toutes nos données proviennent des sites archéologiques ou d'une information linguistique très généralisée. Les archéologues ont établi que les populations de langue shona pourraient être à l'origine des traditions plus tardives de l'âge du fer entre le Zambèze et le Limpopo. À partir du XIII^e siècle, les deux traditions de Leopard's Kopje et de Gumanje présentent les signes d'un progrès considérable dû à la fois à des échanges commerciaux plus amples et à une plus grande centralisation du pouvoir politique. Dans certaines régions, l'accroissement sans précédent de la densité démographique a pu favoriser une amélioration des méthodes de l'agriculture itinérante; ainsi l'adoption de techniques de déboisement et de brûlage plus efficaces, permettant un plus grand espacement des périodes de friche. Cependant, même s'il a pu y avoir une certaine concentration de la population au « Grand Zimbabwe » et dans d'autres centres, celle-ci était surtout disséminée dans des villages plus petits, implantés et déplacés suivant les nécessités du nomadisme agricole et de l'élevage du bétail. Et, lorsqu'un grand centre comme le « Grand Zimbabwe » attirait une population rurale plus dense, l'accroissement de la densité démographique a dû avoir d'importants effets à long terme concernant la fertilité des sols, le surpâturage et la dégradation de l'environnement.

Les sociétés de l'âge du fer vivant de l'agriculture de subsistance se suffisaient en gros à elles-mêmes, encore que certaines matières premières, telles que le minerai de fer ou les baliveaux des huttes, aient pu venir d'assez loin. Elles n'étaient guère incitées à pratiquer le commerce lointain, en dehors de certaines motivations religieuses ou économiques, et l'on a peine à discerner ces dernières dans une communauté villageoise fondamentalement autarcique. Éprouver ces motivations est une chose, autre

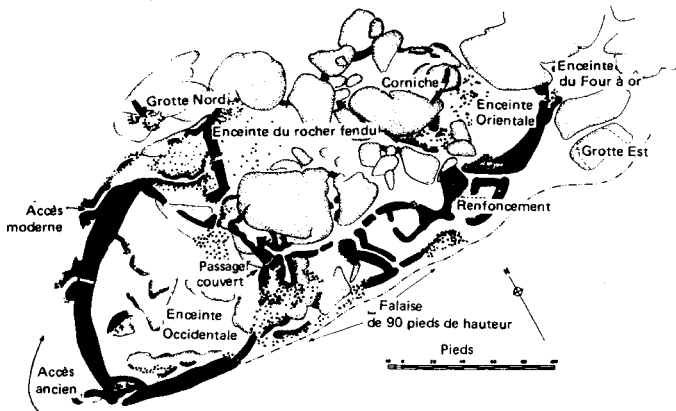
chose est d'unifier une population rurale dispersée qu'il faut coiffer d'une seule instance religieuse, politique ou commerciale. S'il est vrai que la demande de matières premières, stimulée par le commerce côtier de l'Afrique orientale, a évidemment suscité de nouvelles initiatives économiques, ce commerce ne pouvait, par lui-même, rassembler la population sous une autorité politique ou religieuse unique. Pour qu'une telle évolution se fit, il fallait non seulement qu'un petit nombre de familles eût l'intelligence des choses religieuses ou politiques, mais aussi que, consciemment ou non, la société dans son ensemble optât pour une organisation sociale et politique plus hiérarchisée, même si les intéressés n'en avaient pas été conscients à l'époque. L'origine de l'État du « Grand Zimbabwe », ou de quelque autre royaume africain, ne saurait tenir au seul motif religieux ou commercial. Mais ces deux facteurs, avec bien d'autres que les fouilles archéologiques permettent difficilement de reconnaître, ont joué lorsque l'horizon politique et économique des membres des sociétés de l'âge du fer a débordé les limites du village.

Quelles que soient les causes profondes de l'essor du « Grand Zimbabwe », il s'agit, à coup sûr, d'un monument impressionnant¹⁰. Le site est dominé par l'acropole, longue colonne de granit jonchée d'énormes roches. Au fil des générations, ses occupants ont raccordé ces blocs par des murs qui forment ainsi de petits enclos et d'étroits passages. L'enclos de la pointe occidentale est le plus grand, entouré d'un épais mur de pierres non supporté. Sa stratigraphie a révélé la longue séquence de son occupation aux époques tardives de l'âge du fer, chronologie qui a permis de subdiviser en trois étapes au moins l'histoire du « Grand Zimbabwe ». L'occupation la plus intensive a débuté aux environs du XI^e siècle, mais aucun mur de pierres n'a été érigé avant le XIII^e siècle, lorsque les petites huttes de baliveaux et de banco de temps plus anciens avaient été remplacées par des demeures en terre plus spacieuses. Le mur de terrasse de l'enclos occidental date lui aussi d'une époque où davantage d'objets importés apparaissent parmi les débris. Ce fut durant le XIII^e ou le XIV^e siècle toujours que les premières constructions furent élevées dans la vallée en contrebas de l'acropole. Le Grand Enclos, avec ses murs massifs non supportés, fut érigé graduellement durant le siècle suivant. Ce mur d'enceinte a une hauteur moyenne de 7,30 m, une épaisseur de 5,50 m à la base et de 1,30 m à 3,60 m au sommet. Le mur proprement dit, borné de chaque côté par une maçonnerie horizontale non supportée, est en moellons. Il est décoré d'un motif à chevrons sur une longueur de 52 m. À l'intérieur se trouve un autre mur d'enceinte inachevé, évidemment remplacé par celui qui existe aujourd'hui. Il forme, entre les deux murs d'enceinte, un étroit défilé menant à une tour conique, fort bien construite, qui domine le Grand Enclos. On n'en connaît pas la signification. Le Grand Enclos est lui-même divisé en une série de petits enclos, où l'on trouve les fondations

10. Voir T. N. Huffman, *JAH*, vol. III, n° 3, 1972, pp. 353-366.

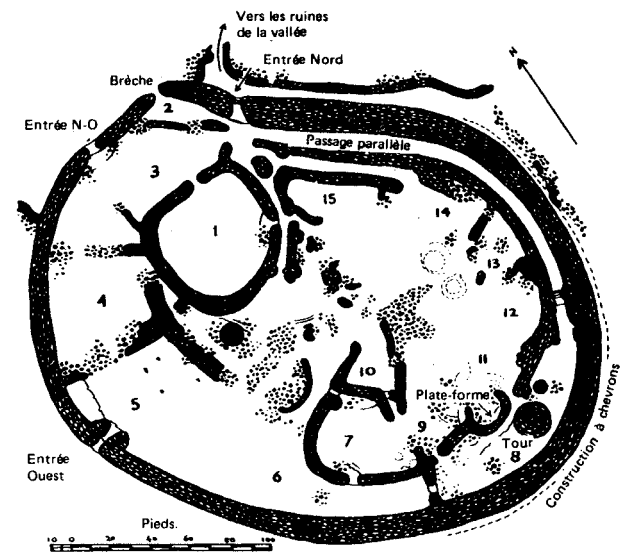


Ruines du « Grand Zimbabwe ». Plan du champ de ruines principal. Source : Zimbabwe, A Rhodesian Mystery, R. Summers, Nelson, 1963.



Anthony Whitty a.r.i.b.a 1958

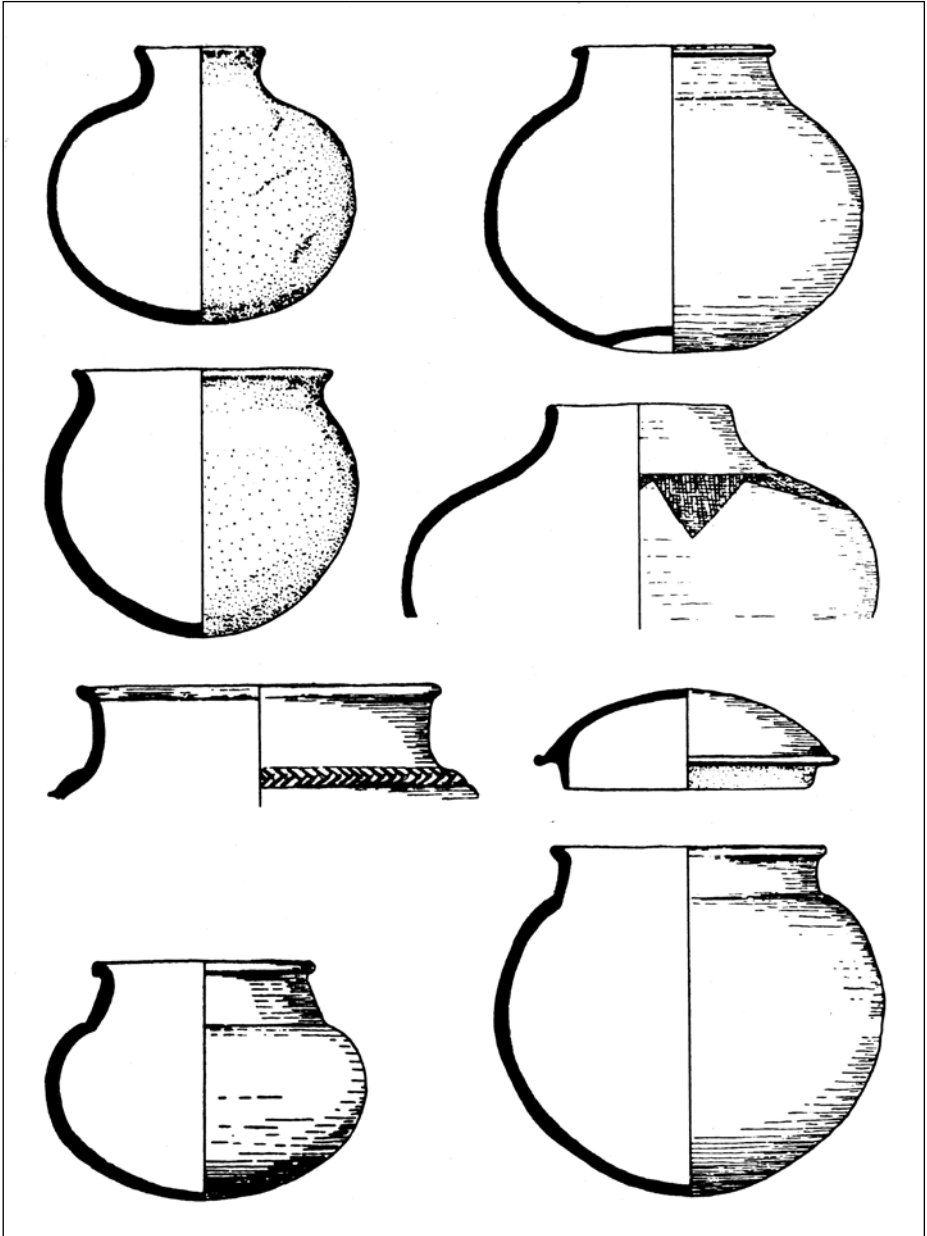
L'ACROPOLE-ZIMBABWE



LA GRANDE ENCEINTE

Source : Zimbabwe, a Rhodesian Mystery, (R. Summers, Nelson, 1963)

Le « Grand Zimbabwe ». L'Acropole et la Grande Enceinte.



*Poterie mise au jour
dans les strates supérieures
de l'Acropole au « Grand Zimbabwe ».
(Dessin P. S. Garlake.)*



*Vue de l'intérieur
du bâtiment ellipsoïdal
à partir du sommet
du mur extérieur
près de la tour conique
du « Grand Zimbabwe ».*

d'habitations assez grandes en baliveaux et en banco. On peut supposer que cette construction impressionnante et d'un grand intérêt politique a été la demeure des souverains du « Grand Zimbabwe. »

Les dépôts du Grand Enclos, comme les strates supérieures de l'acropole, contenaient de nombreux ornements d'or et de cuivre, ainsi que des bols et des sculptures de qualité en stéatite, déplacés par les premiers chercheurs de trésor. De grandes quantités de perles de verre importées, et aussi des porcelaines et du verre d'origine chinoise, persane et syrienne, datant du XIV^e siècle, ont aussi été mises au jour. Il est manifeste que, dès cette époque, le commerce côtier d'Afrique orientale avait déjà pénétré profondément dans l'arrière-pays. Le « Grand Zimbabwe » était devenu un centre commercial important, ses souverains jouissant vraisemblablement d'une situation de monopole enviable dans ce commerce. Il était, tout compte fait, rentable pour le négociant étranger, ou son agent, de travailler sous le couvert des dirigeants politiques de l'intérieur, tant pour assurer sa sécurité que pour en tirer un profit maximal. En tout état de cause, comme les mineurs — et le produit de leur travail — étaient placés sous le contrôle politique du « Grand Zimbabwe », liés au souverain par le biais de la religion et des tributs à acquitter, ils n'avaient guère le choix. Mais il est difficile d'apprécier dans quelle mesure les Arabes, maîtres du négoce côtier, auront joué un rôle politique important dans les affaires du « Grand Zimbabwe », ou influencé l'architecture ou les techniques de cet État africain¹¹. Une certaine école attribue aux Arabes un rôle de premier plan dans la conception du Grand Enclos, compare la tour conique aux mosquées d'Afrique orientale et observe que les assises horizontales de moellons trouvées au « Grand Zimbabwe » diffèrent beaucoup des constructions ordinaires, en banco et en baliveaux, des villages shona. Mais l'architecture du « Grand Zimbabwe » est en réalité l'aboutissement logique des larges enclos et des quartiers réservés aux chefs, construits en paille, en baliveaux et en banco des autres États africains, à ceci près que la pierre a été cette fois utilisée parce qu'elle était plus durable, et aussi parce que le granit, qui se délitait naturellement en couches de cinquante à cent centimètres d'épaisseur, abondait dans les parages du « Grand Zimbabwe ». Les bâtisseurs ont pu trouver en quantité illimitée des blocs qu'ils n'ont eu qu'à tailler, soit en profitant de leur délitage naturel, soit en accélérant ce processus par le feu et l'eau. À l'exception de la tour conique, structure exceptionnelle dont le sens nous échappe, rien dans l'architecture du « Grand Zimbabwe » n'est étranger à la pratique africaine. En effet, on retrouve des murs libres, des terrasses, des ouvrages en pierre décorés dans de nombreux autres sites contemporains du « Grand Zimbabwe » ou postérieurs. C'est l'ampleur de ces ruines qui impressionne le visiteur et suscite tant de légendes à propos de leur origine. Une influence indéniablement arabe, dans la construction de Zimbabwe ou dans l'ensemble de sa culture, est pratiquement impos-

11. Sur les relations commerciales entre l'Afrique orientale et l'Orient, voir les travaux de G. N. Chittick, 1968, 1970, 1974; G. N. Chittick et R. Rotberg, 1975.

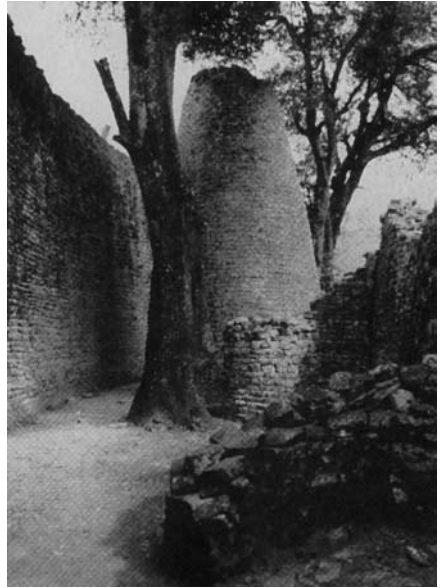


1

2



3



1. Le mur du Grand Enclos du « Grand Zimbabwe ».

2. Oiseau sculpté en pierre à savoir surmontant un monolithe
trouvé dans les Ruines Philips dans la vallée du « Grand Zimbabwe ».

Source des illustrations des pages 583 et 585 : Great Zimbabwe de P. S. Garlake,
Thames and Hudson, Londres, 1973 (photos P. S. Garlake) .

3. La Tour conique du « Grand Zimbabwe ».

(photo Department of Information, Zimbabwe).

sible à déceler. Il est certainement faux de voir dans les dirigeants de cet État des marionnettes qui auraient fait le jeu des Arabes, manipulés par ces étrangers à leur seul profit. Il n'est d'ailleurs pas plus vraisemblable, en dépit d'affirmations contraires, qu'il y ait eu plus qu'une poignée d'Arabes ou d'agents à leur solde qui ait effectivement résidé dans les limites de la zone d'influence du « Grand Zimbabwe ». Les échanges à grande distance auront été au mieux sporadiques, consistant en visites régulières, peut-être saisonnières, plutôt qu'en une activité commerciale permanente.

L'expansion de l'État du « Grand Zimbabwe » et son hégémonie dans la région

Le caractère exceptionnel du « Grand Zimbabwe » tient seulement à ses dimensions, qui en font la plus grande d'environ cent cinquante ruines que renferme la région granitique séparant le Zambèze et le Limpopo. D'autres ruines, comportant un à cinq enclos, dont chacun est au moins partiellement entouré de murs libres et contient des cabanes en banco et en baliveaux, existent à proximité du « Grand Zimbabwe » et dans le Mashonaland. Les assises régulières de leur maçonnerie sont dans le style du « Grand Zimbabwe ». Celles qui ont été explorées contenaient parfois des objets en or, des bracelets en fil de cuivre, des perles de verre, ainsi que les braseros et les volants de fuseaux caractéristiques de la culture du « Grand Zimbabwe ». Les ruines de Ruanga et de Chipadze attestent que le bétail jouait un rôle important. Cinq des ruines fouillées ont permis d'établir une chronologie suggérant qu'elles furent toutes construites et occupées entre le début du XIV^e et la fin du XV^e siècle. Certaines semblent même dater du XVI^e siècle. Tous ces sites sont de petite dimension, car ils étaient peu peuplés. Ils étaient habituellement aménagés à proximité de collines où la pierre est abondante. Ils semblent trop petits pour avoir été des entités économiquement viables et furent vraisemblablement édifiés par une main-d'œuvre extérieure venue de villages voisins qui vivaient de l'agriculture itinérante pratiquée dans la savane. Peter Garlake a insisté sur le fait qu'aucun des sites sans murs n'a livré d'objets du type de ceux trouvés dans les ruines. « Les établissements qui fournissaient une telle main-d'œuvre, écrit-il, auront sans doute connu une culture matérielle qui apparaît sans rapports avec celle des ruines, encore que dans celles-ci rien n'indique l'existence d'autres groupes culturels. » Il affirme ensuite que l'assistance accordée prenait sans doute la forme de tributs occasionnels, hypothèse qui est encore loin d'être prouvée. Dans les ruines de Nhunguza, on a retrouvé une cabane unique, très spacieuse, comportant trois salles. L'une pouvait accueillir un grand nombre de personnes, une seconde contenait un siège unique, une troisième était « une pièce entièrement distincte qui a dû contenir des objets de valeur particulière, notamment... quelque chose qui a dû être un monolithe posé sur un socle

à gorges ». Cette construction curieuse a fort bien pu être le lieu où régnait une autorité religieuse prestigieuse qui aurait été la raison d'être de cet enclos isolé et le ferment de l'unité de l'État du « Grand Zimbabwe ». On en tire l'impression d'une autorité politique et religieuse extrêmement puissante, incontestée, dont l'emprise sur une population rurale clairsemée reposait sur une sorte de croyance unifiante dans les pouvoirs du Mwari divin ou de quelque autre divinité qui s'étendent à chaque famille. Les échanges lointains, quelle qu'ait pu être leur régularité, n'auraient jamais pu être un mécanisme également efficace, car ils n'exerçaient d'effet que sur une minorité de la population.

Les frontières de l'État du « Grand Zimbabwe » sont encore mal définies, quoiqu'il fût centré dans le Mashonaland. Quelques mines semblables à celles du « Grand Zimbabwe » se trouvent dans ce qui est aujourd'hui le Matabeleland, où des gens du « Grand Zimbabwe » se sont infiltrés dans le territoire de Leopard's Kopje. Il faudra attendre le déclin du « Grand Zimbabwe » au XV^e siècle pour que le Mashonaland acquière une certaine prépondérance en matière d'initiatives politiques et commerciales, mais cela déborde le présent chapitre.

Les relations commerciales avec la côte orientale

L'influence du « Grand Zimbabwe » et de ses établissements tributaires se faisait sentir bien au-delà des frontières immédiates, et relativement proches, de cet État lui-même. La prospérité de Kilwa sur la côte d'Afrique orientale suivait de près les fluctuations du commerce de l'or avec Sofala. Dès le X^e siècle, le géographe Al-Mas'ūdi mentionnait Kilwa et le commerce de l'or dans ses écrits¹². Quatre siècles plus tard, Ibn Baṭṭūṭa décrivit Kilwa comme une des plus belles cités du monde¹³, une ville dont la prospérité reposait sur le commerce de l'or avec le Sud. La richesse des maîtres du « Grand Zimbabwe » a certainement grandi et décliné en même temps que le trafic côtier. Kilwa connut elle-même des vicissitudes commerciales, atteignant le sommet de sa prospérité au XV^e siècle, lorsque fut reconstruite sa fameuse grande mosquée, avec les dômes et les voûtes de sa couverture si bien ouvragée. Mais, un siècle plus tard, Kilwa, la côte orientale de l'Afrique et le « Grand Zimbabwe » avaient perdu leur éclat. Lorsque les Portugais arrivèrent à Sofala, le commerce côtier était en déclin. Malgré son isolement, les contacts commerciaux du « Grand Zimbabwe » et l'or qu'il contrôlait avaient contribué non seulement à la prospérité et à la croissance économique de la côte de l'Afrique orientale, mais aussi des contrées reculées.

On connaît mal le mécanisme du commerce côtier, car peu de sites commerciaux de l'arrière-pays ont été fouillés ou ont échappé à l'attention

12. Al-Mas'ūdī, trad. franç. C. A. Barbier de Meynard et M. M. Pavet de Courteille, 1861-1877.

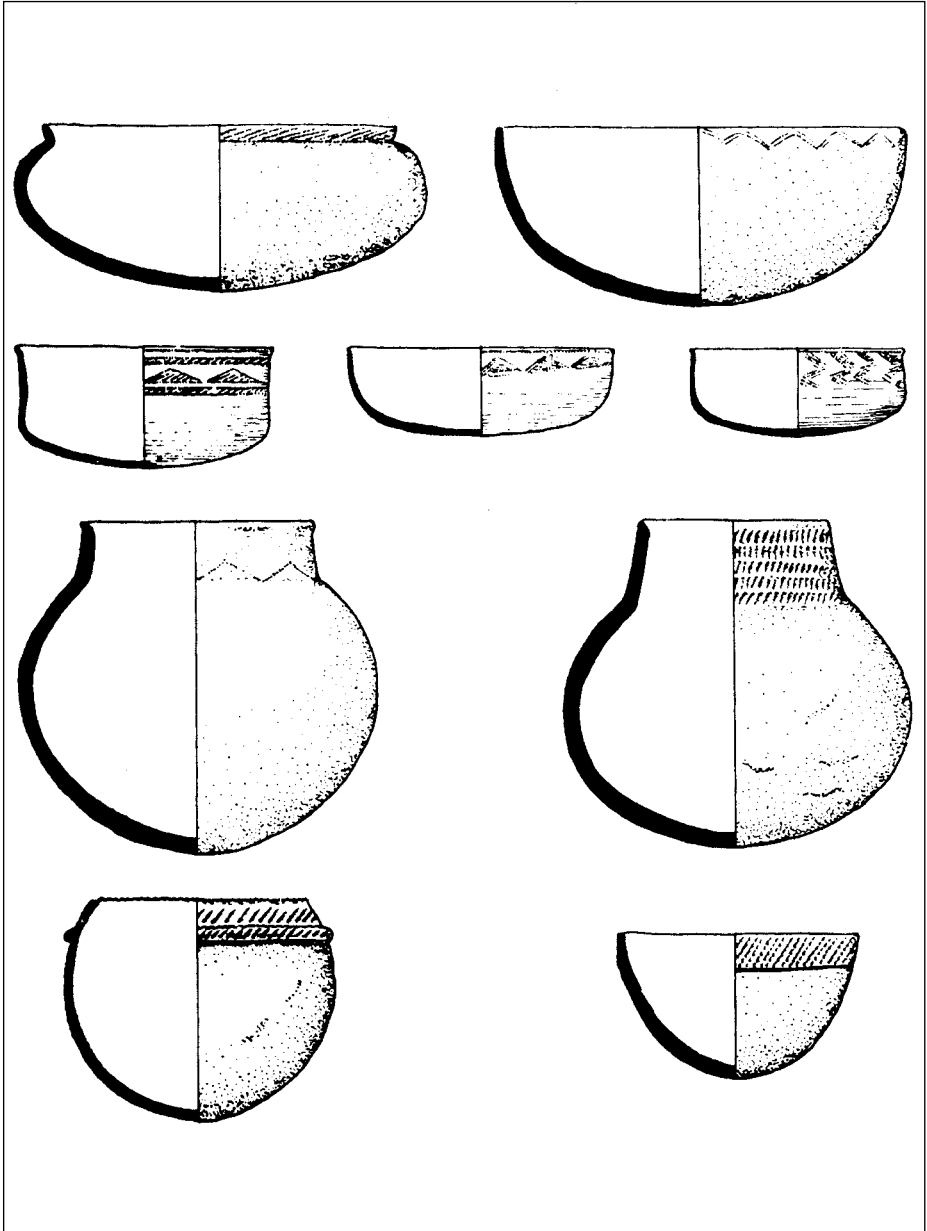
13. Ibn Baṭṭūṭa, trad. H. A. R. Gibb, 1962, vol. II, pp. 379 et suiv. Voir aussi l'*Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle éd., vol. V, pp. 108-109.

insidieuse des premiers chercheurs de trésor. Aux XIV^e et XV^e siècles, il y eut néanmoins, dans le nord du Mashonaland et dans la vallée du Zambèze, une activité commerciale considérable dont les vestiges ont fait l'objet de découvertes archéologiques remarquables. Cette région avait été peuplée dès le début de l'âge du fer, qui y a duré jusqu'à la fin du premier millénaire de l'ère chrétienne. Entre le XII^e et le XIV^e siècle, le nord du Mashonaland fut occupé par les fabricants de la poterie de Musengezi. Ils pratiquaient l'agriculture de subsistance et leurs contacts commerciaux se réduisaient au minimum. On pense qu'ils parlaient shona. Par leur culture, ils ne pouvaient rivaliser avec la richesse de leurs voisins méridionaux de Zimbabwe, même si des biens de provenance commerciale se trouvaient en plus grand nombre dans des établissements plus tardifs de cette culture de Musengezi. Il n'en va cependant pas de même de l'extrémité nord-ouest du Mashonaland et de la partie inférieure de la vallée du Zambèze moyen, où l'on a trouvé des établissements importants et où le travail et le commerce du cuivre avaient eu une très grande importance. Le site de Chedzugwe, dans le fertile district d'Urungwe, s'y étendait sur une superficie d'une trentaine d'hectares de prairies luxuriantes; l'abondance des ossements de bétail et de gibier témoigne de la place occupée par l'élevage et la chasse. Mais la métallurgie du cuivre et du fer était loin d'être négligeable, ces deux minerais étant abondants dans les parages. Le cuivre était coulé en lingots normalisés ayant deux poids fixes; des bracelets étaient confectionnés en fil de cuivre et les alliages à base d'étain étaient d'usage banal. On utilisait également les textiles et l'on fabriquait une poterie de très belle qualité dont le fini et la délicatesse de la décoration sur les bols et les gobelets creux n'ont pratiquement pas d'équivalent¹⁴.

L'archéologie et les limites de l'influence du « Grand Zimbabwe »

La population de Chedzugwe avait des rapports non seulement avec le « Grand Zimbabwe », mais aussi avec la vallée du Zambèze. Ses très beaux lingots de cuivre et les poteries si dédiées ont été retrouvés aussi dans le site isolé d'Ingombe Ilede, où un mécanisme complexe de commerce lointain et d'échanges locaux a été en partie révélé par certaines découvertes spectaculaires faites en 1960. Ce site d'Ingombe Ilede se trouve au sommet d'une colline basse qui se dresse au milieu de la plaine d'inondation du Zambèze, à quelque distance de la rive nord du fleuve. Devenu à présent l'emplacement d'une station de pompage, ce site de l'âge du fer a été découvert lors de la construction de grands réservoirs d'eau. Onze sépultures richement décorées ont été trouvées au sommet d'Ingombe Ilede et heureusement dégagées à temps avant la construction des réservoirs. Les squelettes, allongés les uns à côté des autres, étaient entourés d'un surprenant échantillonnage d'objets locaux ou importés. L'un d'eux, richement décoré, portait un collier de coquillages marins d'Afrique orientale, de l'es-

14. Voir P. Garlake, *SAAB*, vol. XXV, n° 97, 1970, pp. 25-44.



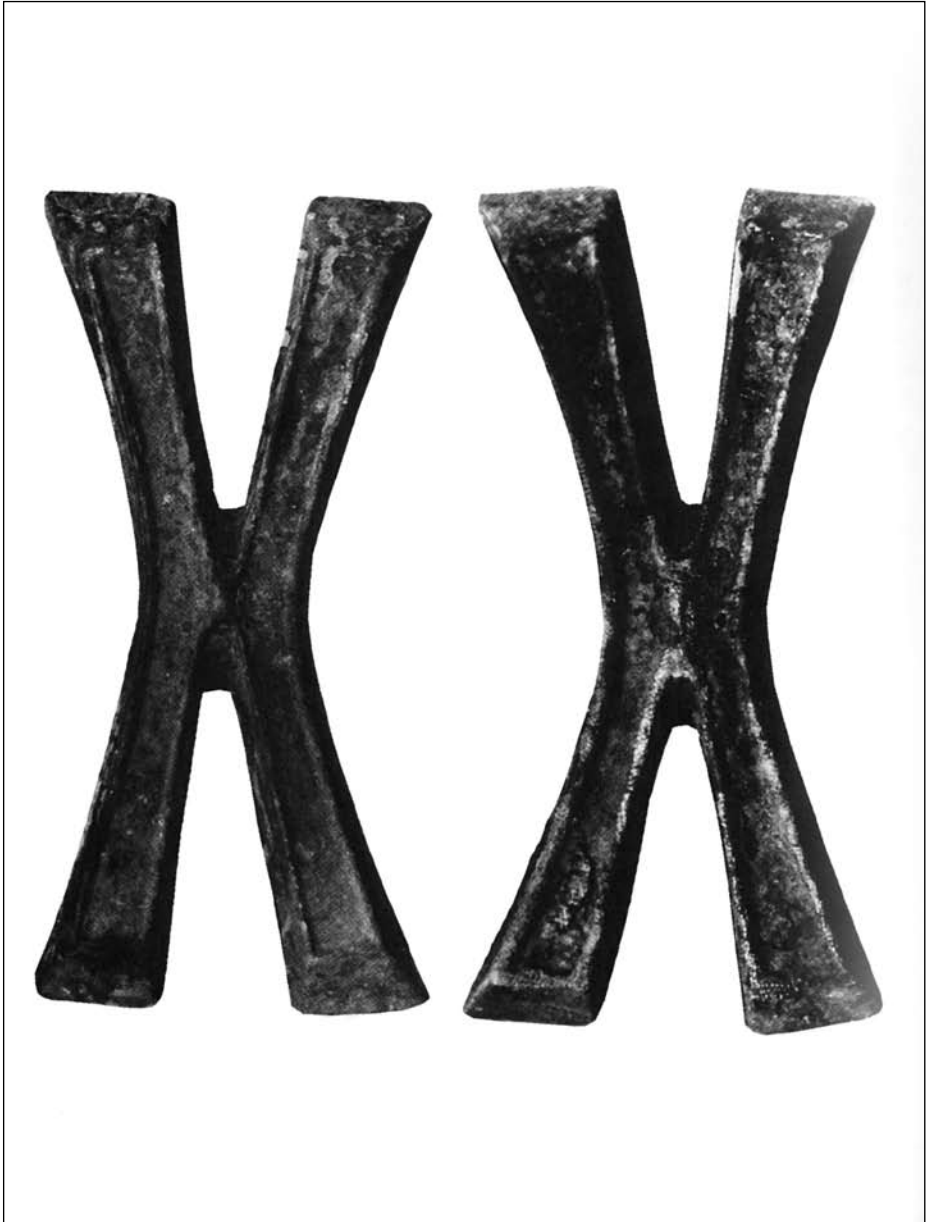
*Poterie mise au jour
à Chedzuguwe, au Zimbabwe
(dessins de P. Garlake).*

pèce *Conus*, qui sont traditionnellement associés au statut de chef, ainsi que des colliers d'or, de fer, de cuivre et des perles de verre importées, entourant le cou et la taille. Un autre coquillage *Conus*, ainsi que deux amulettes en bois qui pourraient avoir des rapports avec le monde islamique, ont été trouvés à la hauteur de la taille dans cette même sépulture. Des lingots cruciformes en cuivre¹⁵, des gongs de fer, des houes cérémonielles et des jeux d'outils à tréfiler reposaient à la hauteur de la tête ou des pieds de plusieurs squelettes. Leurs membres étaient entourés de bracelets de fil de cuivre, qui avaient sans doute été confectionnés avec les outils trouvés à proximité des corps. Les acides cupriques de ces bracelets avaient préservé plusieurs couches de tissus de coton ou d'écorce provenant vraisemblablement des vêtements de leurs propriétaires. Dans les strates supérieures d'Igombe Ilede, on a trouvé en abondance des volants de fuseaux; donc, une partie au moins des étoffes était tissée sur place.

La chose remarquable concernant ces sépultures est qu'à l'exception de la poterie la quasi-totalité des objets meublant ces tombes consistait en articles ou matériaux de provenance commerciale lointaine. Il n'existait aucun gisement important de minerai de cuivre, d'or ou de fer dans cette partie de la vallée du Zambèze, encore que le sel et les défenses d'éléphants, denrées commerciales essentielles, fussent faciles à obtenir, la première d'entre elles étant d'abord destinée à la consommation locale. Les lingots de cuivre sont identiques à ceux de Chedzugwe, la poterie de belle apparence découverte dans les sépultures étant virtuellement la même que celle du site du district d'Urungwe. Les perles de verre sont toutefois plus abondantes à Ingombe Ilede. À première vue, rien ne semble justifier qu'un site comme Ingombe Ilede ait participé à des échanges à grande distance, car il n'y a pas de gisement local de minerais. L'explication est peut-être dans l'abondance des gisements de sel de la rivière Lusitu, car les pains de sel étaient une denrée hautement appréciée durant l'âge du fer et faisaient l'objet d'un troc local important. Possédant les gisements de sel, les populations d'Ingombe Ilede ont peut-être été en contact avec d'autres communautés vivant sur les plateaux au nord et au sud du Zambèze, qui avaient, quant à elles, des métaux précieux à échanger contre le sel, métaux que les gens d'Ingombe Ilede pouvaient à leur tour troquer contre les denrées de luxe du trafic avec l'Afrique orientale. Ce rôle d'intermédiaire attribué aux gens d'Ingombe Ilede n'est qu'une hypothèse, car il est évidemment tout aussi possible que ce soit à la fois les importations de luxe, le cuivre, l'or et le fer, qui aient été obtenus d'Urungwe et du « Grand Zimbabwe » par troc, le sel de Lusitu ayant, dans ce cas, constitué le mode de paiement de ces échanges.

Une incertitude considérable plane sur la date des sépultures d'Ingombe Ilede, car la datation au radiocarbone des squelettes s'est révélée

15. Voir photo ci-contre.



*Deux lingots de cuivre
cruciformes trouvés à Ignombe Ilede,
en Zambie (après le XI^e s.)
(photo B. M. Fagan).*

difficile. On sait qu'une construction importante en banco et en baliveaux avait été érigée au sommet du village, mais ses fondations avaient déjà été détruites pour la construction du réservoir avant l'ouverture du chantier de fouilles. Les sépultures contenant des objets en or se trouvaient sous les fondations de cette cabane qui fut peut-être détruite intentionnellement dans le cadre des rites funéraires. Les squelettes appartiennent à la dernière période d'Ingombe Ilede, village qui avait été occupé, peut-être par intermittence, dès le VII^e siècle. À la fin du premier millénaire, ce site avait été abandonné par les paysans, pratiquant l'agriculture de subsistance, qui y étaient installés et qui étaient en rapport avec les agriculteurs du plateau de Batoka, au nord. Le village d'Ingombe Ilede n'a certainement pas été au début un centre commercial. Mais, aux alentours de 1400, il a été réoccupé assez brièvement, après quoi les sépultures avec leurs objets en or ont été déposées dans les fosses de cendre fine du sommet de la colline. C'est à cette dernière période de son occupation qu'on peut attribuer les objets d'importation, l'or, le cuivre et la poterie fine trouvés à Ingombe Ilede. Le « Grand Zimbabwe » était alors au faîte de sa puissance et de sa prospérité, et les Arabes avaient su fermement contrôler le commerce de la côte orientale. Cependant, même si Ingombe Ilede a bien été un centre commercial, la richesse et les profits de ce troc étaient certainement concentrés entre les mains de quelques personnes, celles que l'on a trouvées ensevelies au sommet de la colline. Aux confins méridionaux de ce site, on a retrouvé trente et une autres sépultures contemporaines de celles des squelettes couverts d'or exhumés à son sommet. Parmi ces corps enterrés à la hâte, quelques-uns seulement portaient une modeste parure — quelques perles de verre, ou de coquillages d'eau douce, ou un bracelet de cuivre. Il semble donc indéniable qu'il existait à Ingombe Ilede une certaine stratification sociale.

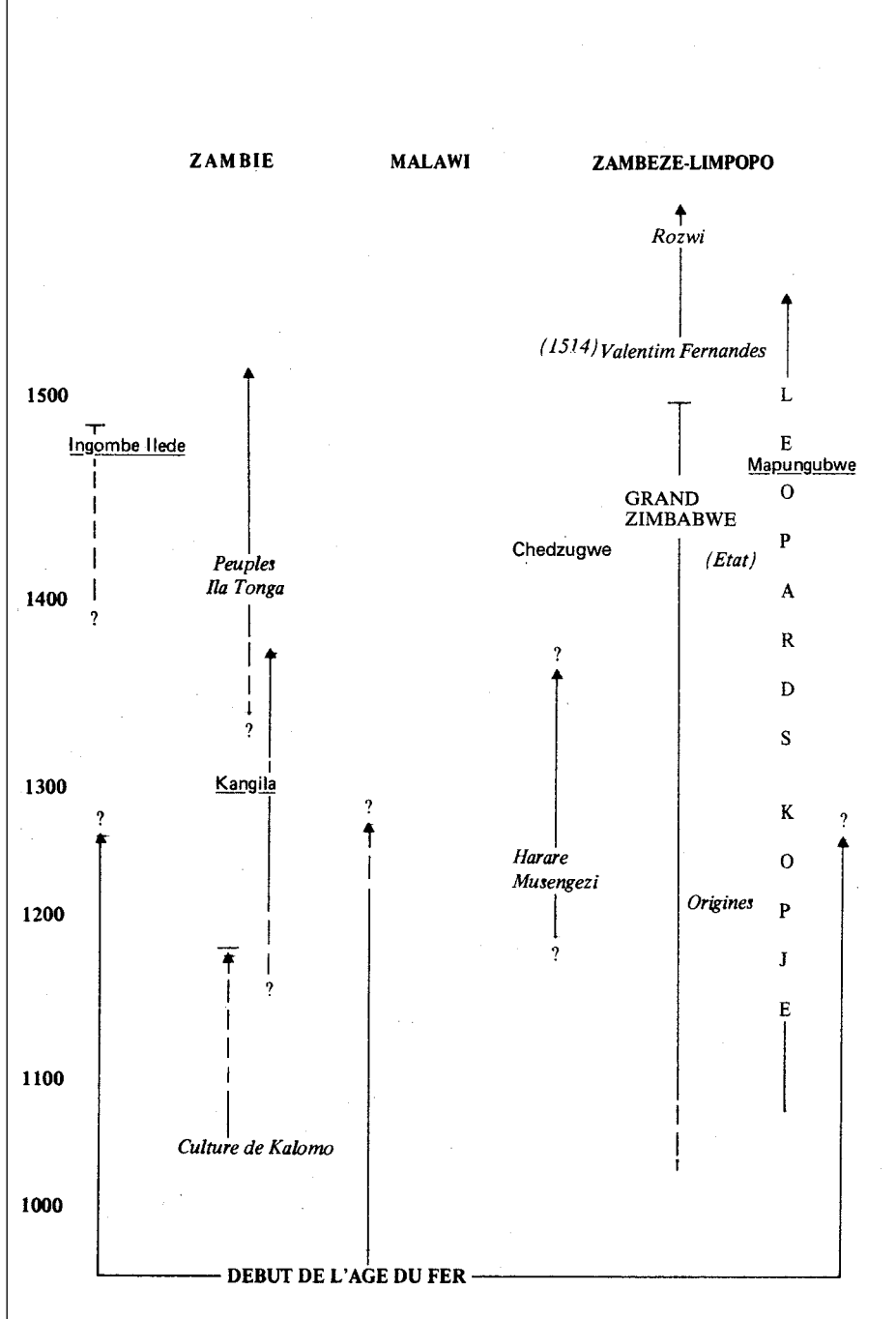
Le village d'Ingombe Ilede représente probablement la limite septentrionale de l'activité commerciale qui reliait les vallées du Limpopo et du Zambèze, limite qui reflète les singularités du trafic côtier et la complexité des relations politiques de l'État du « Grand Zimbabwe » avec ses voisins. Il a été impossible jusqu'ici de rattacher ces sépultures contenant des objets d'or d'Ingombe Ilede à un groupe historique connu, bien que certaines références figurant dans des documents portugais du XVI^e siècle suscitent la curiosité. En 1514, Valentim Fernandes fit un voyage d'exploration loin dans l'arrière-pays de Sofala, où il rendit visite à des chefs et décrivit le fonctionnement du commerce de l'or. Il avait, dit-il, entendu parler d'un grand fleuve au nord du royaume de Monomotapa, où le peuple des « Mobara » échangeait du cuivre contre du tissu, traversant le fleuve dans des canots pour commercer avec les Arabes. On accepte assez volontiers qu'il a pu y avoir un rapport entre Ingombe Ilede et ces Mbara du XVI^e siècle.

Le tournant du XV^e siècle : mutations et transformations

Lorsque l'État du « Grand Zimbabwe » est à son apogée, l'Afrique du Centre-Sud va faire son entrée dans la documentation historique et la tradition orale. Vers la fin du XV^e siècle, Zimbabwe commence à être abandonnée, elle est pour ainsi dire oubliée. Les forces associées au pouvoir économique et politique se sont déplacées vers le sud et vers l'ouest sous la conduite du puissant clan rozwi. Les traditions orales parlent de l'avènement d'un souverain héréditaire, le *mwene mutapa* (maître du pillage), dont le premier fut Mutota. Son fils Mutope élargit le territoire du Mwene Mutapa vers le nord et en déplaça la capitale dans le Nord, loin du « Grand Zimbabwe ». Par la suite, aux environs de 1490, les portions méridionales du royaume firent sécession sous Changamire pour se constituer en un puissant État séparé. Le *mwene mutapa* lui-même ne restait maître que d'une étroite bande de territoire, suivant de près le Zambèze, qui s'étendait jusqu'à l'océan Indien. Son domaine finit par tomber sous l'influence des Portugais aux XVI^e et XVII^e siècles. Mais ces événements politiques ne suffisent pas à expliquer pourquoi un site aussi important que le « Grand Zimbabwe » a été soudainement abandonné. Des pratiques religieuses et des activités économiques identiques étaient poursuivies en d'autres lieux. La population vivait toujours d'une agriculture de subsistance fondée sur le nomadisme agricole. Peut-être faut-il y voir la raison de l'abandon du « Grand Zimbabwe », car il se peut que les campagnes environnantes n'aient plus suffi à faire vivre même une série de petits villages dispersés et moins encore la superstructure compliquée d'une population non agricole résidant au « Grand Zimbabwe » même. L'intensification de l'agriculture ne peut résulter que d'une irrigation ou d'une fertilisation artificielle du sol. Aucune de ces méthodes n'était praticable dans la savane boisée qui entourait le « Grand Zimbabwe ». Du jour où les terres cultivables étaient épuisées, il n'y avait qu'une chose à faire : partir vers de nouvelles terres boisées, ouvrir des champs permettant de faire vivre la population existante et éventuellement croissante. Dès lors que l'on raccourcissait les périodes de friches et que l'on faisait paître le bétail, petit et gros, sur des espaces où la végétation était en cours de régénération, on interrompait des cycles agricoles vitaux, avec, pour conséquences inévitables, la dégradation de l'environnement, le surpâturage et d'amples déplacements de population vers de nouvelles zones. Cela s'étant produit dans les parages du « Grand Zimbabwe », le Mwene Mutapa devait partir, quelque sacré que fût son lieu de résidence ou imposantes les murailles de pierre entourant ses enclos. Il paraît très probable que les ruptures d'équilibre politique de la fin du XV^e siècle aient été étroitement liées aux limitations du milieu qui menacent toujours les structures politiques ou religieuses fondées sur l'agriculture de subsistance et des populations rurales éparses.

À partir de 1500, le sud de l'Afrique centrale connut des mutations politiques et économiques majeures. Une certaine mesure d'unité politique et

Traditions et périodes archéologiques



Traditions et périodes archéologiques (tableau de B. M. Fagan).

de stratification sociale avait vu le jour entre le Zambèze et le Limpopo, favorisée par l'intensification du commerce lointain et les demandes de marchés éloignés et aussi par l'évolution interne des sociétés africaines elles-mêmes — concentration de la richesse dans les mains de quelques-uns, centralisation du pouvoir politique à un niveau transcendant celui du village, création d'un appareil étatique raffiné dont les affaires séculaires et religieuses relevaient de la personne d'un chef auquel on attribuait une ascendance divine. Ces changements, spécifiquement africains, ont été observés dans nombre de ces États vigoureux de l'Afrique centrale et d'autres régions du continent. Mais leur viabilité exigeait le maintien de vigoureux réseaux commerciaux, et un système d'agriculture de subsistance suffisant pour nourrir la population. Ces conditions avaient déjà, au départ, été des variables déterminantes pour la croissance et la prospérité de l'État du « Grand Zimbabwe » et de l'État rozwi qui lui succéda. Et, par-delà l'essor et le déclin de nombreuses chefferies, petites et grandes, la trame de la vie à l'âge du fer reposa toujours sur l'agriculture et son économie de subsistance, fondée sur plusieurs cultures et sur l'élevage de petit et de gros bétail, trame sur laquelle les fouilles archéologiques nous renseignent de façon précise.